

ÊTRE PARTOUT, ÊTRE NULLE PART

L'INTERSECTIONNALITÉ ET LE MOUVEMENT LGBT

L'ouverture des droits au mariage et à l'adoption pour les couples de même sexe a considérablement accru la visibilité des minorités sexuelles dans l'espace public et politique français. Le « mouvement LGBT » a joué un rôle central dans le déroulement des débats, participant à la convergence des points de vue et à la fédération des intérêts d'une multitude d'associations, de groupes et de collectifs. Mais cette unité ne doit pas occulter le caractère plurivoque d'un mouvement qui n'est, à bien des égards, jamais réductible à un seul mot d'ordre. L'une des principales singularités du mouvement réside dans sa capacité à réunir une grande diversité de profils sous une bannière « universelle » que l'acronyme « LGBT » est supposé traduire. Or, cet acronyme tend à réduire les trajectoires individuelles à la seule orientation sexuelle, sans s'interroger sur ses modalités d'articulation avec d'autres facteurs et d'autres catégories, dont la « race »¹. Pourtant, la question raciale fait l'objet de discours et de polémiques qui traversent l'ensemble du mouvement.

Si l'on souhaite saisir le « mouvement LGBT » dans toute ses manifestations, il est nécessaire de l'interroger au prisme de l'intersectionnalité, afin d'en révéler ses principaux ressorts. Cet article poursuit donc un double objectif : il s'agira non seulement d'introduire le concept d'intersectionnalité et de voir comment il peut être utilisé dans un terrain d'enquête, mais également de participer à la compréhension – et dans une certaine mesure, à la reformulation – des luttes, contradictions et registres d'action propres au mouvement LGBT. J'ai choisi d'aborder ce sujet en effectuant une enquête de terrain d'une durée de six mois auprès de ce que je définirai comme une association intersectionnelle en France, se présentant à la fois comme « LGBT » et comme « anti-

¹ J'utilise le mot « race » dans son acception sociale. En effet, la race est une catégorie construite par stratification à la suite de mécanismes qui isolent des différences physio-biologiques – réelles ou imaginaires – afin de les revêtir d'un sens et d'une symbolique réputés universels. En ce sens, elle est un « signifiant social » et doit être étudiée comme tel (voir GUILLAUMIN Colette, *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Gallimard, Paris, 2002 [1972], pp. 96-97).

raciste », regroupant des personnes gays, lesbiennes et bi.e.s issu.e.s de la région Caraïbes, d'Afrique et des autres départements et régions d'outre-mer, et articulant explicitement la lutte contre le racisme, l'homophobie et la sérophobie. Ce travail de recherche s'est donné pour objectif de décrire les processus de resubjectivation des minorités sexuelles racisées par l'intermédiaire de leurs revendications et de leurs actions politiques dans l'espace du militantisme LGBT. Pour se faire, j'ai eu recours à l'observation ethnographique, privilégiant la prise de note dans les espaces militants : réunions associatives, soirées festives, manifestations, ballades dans l'espace public, échanges sur les réseaux sociaux, etc. L'observation s'articule avec huit entretiens semi-directifs conduits auprès d'un échantillon supposés offrir un panel relativement représentatif (âge, niveau de responsabilité, ancienneté dans l'association, sexe/genre, origine géographique). Afin d'être en mesure de saisir la position de *Tjenbé Rèd* dans l'espace LGBT, j'ai pris la décision de solliciter des personnes qui évoluent dans l'entourage de l'association mais qui ne prennent pas formellement part à ses décisions comme, par exemple, les représentants d'associations blanches. Il me semble par ailleurs important de rappeler que la période d'enquête a eu lieu en plein cœur des débats sur l'ouverture des droits au mariage pour les couples de même sexe en France. L'omniprésence des discours homophobes et la réitération des violences physiques ou symboliques à l'égard des minorités sexuelles, ont orienté une partie des actions de l'association, notamment en reformulant les questions raciales. Cet aspect pourrait faire l'objet d'un travail plus approfondi à l'avenir.

L'intersectionnalité : éléments de compréhension

Avant de poursuivre, il me paraît important d'entamer un détour par le concept d'intersectionnalité, afin d'en préciser tant le sens que la portée. Sans dresser ici une généalogie exhaustive, je souhaiterais décrire les étapes majeures de son histoire et ainsi faire ressortir ses traits les plus saillants. L'intersectionnalité désigne un outil qui s'attache à analyser les phénomènes d'oppressions multiples et à décrire la position des individus qui en font l'objet. Appréhendé dès le

XIXème siècle dans le contexte étasunien, le concept réapparaît dans le sillage des mouvements d'émancipation des années 1960-1970, à la faveur d'une mobilisation des femmes africaines-américaines contre la supposée « universalité » des luttes féministes et pour les droits civiques. Regroupées au sein d'un mouvement baptisé « Black feminism », elles reprochent au mouvement féministe mainstream d'accorder trop peu d'attention à la spécificité de leur vécu et aux enjeux particuliers auxquels elles sont confrontées².

L'intersectionnalité en tant que *savoir militant* trouvera par la suite un écho dans le champ universitaire, à la faveur de la dynamique d'institutionnalisation dont bénéficie le féminisme étasunien au tournant des années 70 et 80, sous la plume de chercheuses comme Audre Lorde, Barbara Smith ou bell hooks³. À leur contact, c'est tout un ensemble de pratiques féministes qui vont progressivement être interrogées, enrichies et corrigées. En 1989, Patricia Hill Collins développe son concept de « point de vue situé » (*stand point theory*) et postule que les femmes noires font l'expérience d'une réalité sociale spécifique, en raison de leur statut économique, et que ce point de vue produit une interprétation de la réalité différente de celle des femmes blanches⁴. Ces éléments concourent à l'émergence d'une prise de conscience féministe noire, qui établit un équilibre entre sexe et race. Dans le sillage de Patricia Hill Collins, la juriste Kimberlé Crenshaw forge le concept d'intersectionnalité⁵. Pour elle, les rapports sociaux comme le genre, mais également la race, la classe ou la sexualité tissent, par un jeu complexe d'entremêlements, les statuts et les positions sociales spécifiques qui forment la marque et les modalités de l'oppression. Les discriminations doivent être considérées dans toute la multiplicité de leur expression: en considérant qu'elles peuvent être

² DAVIS Angela, *Femmes, race et classe*, Paris, des femmes Antoinette Fouque, 2007 [1983].

³ Voir respectivement: LORDE Audre, "The Uses of Anger: Women Responding to Racism", in *Sister Outsider: Essays and Speeches*, The Crossing Press feminist series, Freedom, pp.124-133 ; SMITH Barbara, *Home Girls: A Black Feminist Anthology*, Kitchen Table: Women of Color Press, New York, 1983, HOOKS bell, "Sisterhood: Political Solidarity Between Women", *Feminist Review*, n°23, 1986, pp. 125-138.

⁴ COLLINS Patricia Hill, *Black Feminist Thought: Knowledge, consciousness, and the politics of empowerment*, New York, Routledge, 2000.

⁵ CRENSHAW Kimberlé W., « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Anti-discrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », in *University of Chicago Legal Forum*, 1989, pp. 139-167.

croisées, on met en lumière la pluralité des formes de domination et la teneur des rapports de pouvoir qui les dessinent. Ainsi, le racisme, s'exprime d'une manière spécifique selon qu'il s'applique aux femmes blanches et aux femmes noires (tout comme le sexisme prendra des configurations différentes en fonction d'autres variables comme l'âge, la classe, la sexualité, etc.). L'intersectionnalité offre donc la possibilité de s'émanciper d'une lecture quantitative des rapports de pouvoir - qui verrait les discriminations « s'additionner » les unes aux autres - pour se concentrer sur leur dimension qualitative, prenant en compte leurs particularismes et leur densité.

L'intersectionnalité connaît une certaine postérité dans le monde académique anglo-saxon. Encore relativement marginale dans le contexte français, cet outil commence toutefois à apparaître au fil des publications et s'avère particulièrement pertinent dans le cadre de la sociologie des mouvements sociaux.

Lutter sur tous les fronts

Tout comme il n'existe pas un « mouvement féministe », mais bien un espace de lutte et d'action dont le dénominateur commun est la « cause des femmes »⁶, le « mouvement LGBT » suit une logique similaire : si on assiste à l'épanouissement d'une myriade d'associations et de collectifs gays, lesbiens, bis et trans à partir des années 80, la structure du « mouvement » s'est toujours singularisée par sa diversité et son émiettement, hormis lors d'occasion ponctuelles et strictement délimitées. Si cet espace du militantisme LGBT⁷ peut – sous certaines conditions – « faire mouvement », il est soumis à une multitude de dynamiques qui tendent à en reformuler systématiquement les contours. Et ces modulations permanentes peuvent être précisément décrites et comprises, en analysant la position qu'occupent les différentes composantes du « mouvement ». La présence des minorités

⁶ BERENI Laure, « Penser la transversalité des mobilisations féministes : l'espace de la cause des femmes » in Christine BARD, *Les féministes de la deuxième vague*, Rennes, PUR, 2012, pp. 13-26.

⁷ PREARO Massimo, « L'espace du militantisme LGBT à l'épreuve des présidentielles », *Genre, sexualité & société*, Hors-série n° 2, 2013.

sexuelles racisées⁸ au sein du mouvement LGBT est relativement récente. En effet, si on retrouve un corpus discursif, souvent partiel et éparpillé, sur les personnes LGBT racisées dans la presse homosexuelle des années 80, il s'agit en général de mettre en scène des luttes jugées « lointaines », comme celles des africains-américains. Dans ce contexte, les minorités sexuelles racisées apparaissent à la périphérie des imaginaires politiques et militants. Il faudra attendre les années 90 pour voir apparaître les premières associations cherchant explicitement à articuler question raciale et question sexuelle, à la faveur d'une évolution plus globale du mouvement LGBT français qui tend désormais à combiner logiques de spécialisation et dynamiques de généralisation⁹.

Tjenbé Rèd¹⁰ se présente comme un espace de sociabilité et de militance dédiés aux problématiques particulières que connaissent les gays, bi-e-s, lesbiennes et trans' ultramarins, Noir-e-s et Métisses, ainsi que leurs proches. Créée en juin 2004 dans le sillage de l'ouverture du Centre LGBT Antilles-Guyane, l'association recensait plus de 2000 adhérent.e.s en 2012. Le nombre de militant.e.s participant activement aux activités de Tjenbé Rèd en région parisienne ne dépassait cependant pas la dizaine de personnes. Au-delà de la participation à des manifestations ou à des débats politiques – principalement sur des médias radiophoniques destinés à la communauté ultramarine de métropole – l'association propose également des soirées festives caribéennes ou un système de soutien téléphonique aux personnes isolées en outremer. Elle occupe une position singulière dans l'espace du militantisme LGBT et la transversalité de ses luttes renvoie l'association tantôt à la centralité, tantôt à la marginalité. Comme le proposent les travaux portant sur les champs multi-

⁸ Le terme « racisé.e » désigne une personne ou un groupe d'individu faisant l'objet d'un processus de *racisation*, c'est-à-dire d'une identification et d'une différenciation systématique des corps et des comportements sur la base de critères somato-psychologiques naturalisés. L'un des objectifs de la racisation est de justifier l'existence de systèmes de catégorisation et la pérennisation de rapports de pouvoir et de domination. Voir DE RUDDER Véronique, POIRET Christian, VOURC'H François, *L'inégalité raciste : l'universalité républicaine à l'épreuve*, PUF, Paris, 2000.

⁹ PREARO, *Le moment politique de l'homosexualité. Mouvements, identités et communautés en France*, PUL, Lyon, 2014, p. 300.

¹⁰ « Tjenbé Rèd ! » est une expression créole signifiant « Accroche-toi ! ». L'utilisation de ce terme souligne la rhétorique du soutien mutuel et de la résistance à l'adversité, très présente dans les discours des membres de l'association.

organisationnels¹¹, il apparaît que les trajectoires individuelles des membres sont susceptibles d'influencer le positionnement de l'association dans l'espace des mouvements sociaux. Or, le vécu social très spécifique des minorités sexuelles racisées tend à démultiplier ces espaces: lutte contre le VIH/sida, le racisme, l'homophobie...on pourrait dire que l'association est sur tous les fronts. D'ailleurs, comme le précisera Gwladys, la présidente de Tjenbé Rèd :

« On est des noirs, on est des homos, on est des...femmes, *on est tout* ! On peut aller gueuler *partout* !¹² »

Cette position revêt quelques avantages: elle permet notamment de contracter des alliances avec une pluralité de groupes et d'associations qui n'ont pas l'habitude de se côtoyer. Mais, parallèlement, cette pluri-spatialité tend à la rendre illégitime aux yeux de ses partenaires politiques. Pour David, le vice-président de l'association :

« Quand on est chez les antillais, on nous dit que notre place est ailleurs, et quand on est chez les LGBT on nous dit que le racisme n'est pas un problème (...) ils se refilent la « patate chaude ».

Car, paradoxalement, les minorités sexuelles racisées sont à la fois partout et, en même temps, nulle part, dans la mesure où chaque espace social renvoie l'association et ses membres à l'extranéité, c'est-à-dire, à un ailleurs, un en-dehors du mouvement. Dans le cas du militantisme LGBT, ce type de situation prend des proportions très concrètes, comme l'illustre un évènement qui s'est déroulé un an avant la période d'enquête et qui a obtenu d'ailleurs un certain retentissement politique. La principale fédération d'associations LGBT d'Ile-de-France a refusé la candidature de Tjenbé Rèd, en même

¹¹ Le concept de champ multi-organisationnel a été façonné par Russel Curtis et Louis Zurcher en 1973 dans leur article « Stable Ressources of Protest Movements : The Multi-Organizational Field ». Voir Olivier FILLIEULE (dir.), *Sociologie de la protestation. Les formes de l'action collective dans la France contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 1993, pp. 60-61.

¹² L'ensemble des citations des enquêtés sont tirées du journal de terrain.

temps que celle d'une association regroupant des LGBT musulman.e.s, sans justifier dans un premier temps les raisons de ce rejet. Ultérieurement, certains représentants de la fédération auraient rappelés que Tjenbé Rèd était *avant tout* une association antiraciste et de lutte contre les discriminations, plutôt qu'un groupe LGBT. Il semble donc que cette exclusion de la fédération repose sur l'impossibilité pour les associations blanches de comprendre le projet politique de Tjenbé Rèd qui cherche à joindre des espaces sociaux pensés comme antagonistes, le militantisme LGBT n'ayant *a priori* que peu de similitudes avec l'antiracisme au-delà de la volonté similaire de lutter contre les discriminations. Cet épisode démontre, par métonymie, le positionnement politique des minorités sexuelles racisées qui se trouvent systématiquement dans le « mauvais » espace et qui interroge en retour la structuration et l'organisation du mouvement LGBT qui s'est construit autour d'une cause - aux contours certes mouvants - mais subordonné à une seule variable: dans le cas présent, l'orientation sexuelle. Au-delà de la marginalisation des seuls membres de l'association, c'est ainsi toute une partie des minorités sexuelles qui devient invisible.

Le mouvement LGBT et la question raciale

Cette invisibilité illustre la complexité pour les minorités sexuelles racisées de trouver ce que l'on pourrait appeler leur « juste place » dans un mouvement qui n'est pas en mesure de saisir toute la complexité de leur démarche. Outre l'invisibilité manifeste et le rejet que rapportent les militant.e.s, on retrouve également de multiples discours qui se concentrent sur l'inintelligibilité de leur lutte. A bien des égards, ils/elles ne se sentent ni écouté.e.s, ni entendu.e.s. Pourtant, leur participation a été très active durant les différents débats qui ont traversés l'espace politique français durant la période d'enquête, notamment lors de l'épisode du « mariage pour tous », en raison des vives oppositions au projet de loi qui se faisaient entendre en outremer. Au-delà du positionnement militant, les discours des LGBT blanc.he.s et, plus spécifiquement des représentant.e.s d'associations LGBT, illustrent le regard porté sur les minorités sexuelles racisées. Je prendrai comme exemple une réunion inter-

associative organisée par la principale fédération d'organisations LGBT en régions. Tjenbé Rèd en est membre et a été invitée à participer à une journée de travail et de débats. J'ai pu recueillir deux avis. Ici, l'entrevue menée avec Nathalie, présidente d'une association trans:

Moi : Que penses-tu de la race ? Je veux dire, que doit-on faire pour inclure les homos ou trans noir-e-s, arabes ?

Nathalie : Il est nécessaire de penser le droit des minorités ensemble. Mais ce sont des populations difficilement accessibles, on n'y a pas vraiment accès. Le militantisme présuppose un certain capital économique et culturel qu'ils n'ont pas (...) et puis c'est pas facile d'en parler, à chaque fois qu'on parle des « rebeus », des « arabes », tout de suite on nous traite de raciste [pause] Ce n'est pas très politiquement correct ce que je dis ! [rire]

Par la suite, Nathalie évoque spontanément la situation des gays et des trans musulman-e-s : on commence à voir apparaître des homos qui pratiquent l'Islam, et même des femmes trans qui portent le voile ! Moi je ne juge pas et je pense qu'il faut des politiques publiques et des stratégies d'alliance pour les aider. Ils souffrent beaucoup, il faut qu'on soit là pour les soutenir.

Elle conclut : Mais je vois du progrès. Le mouvement gay commence à peine à effleurer la question trans', à s'informer. La question des femmes et des minorités ethno-sexuelles va apparaître progressivement, j'en suis certaine.

Le discours de Nathalie fait écho à celui d'Yves, président de la fédération, qui déclare :

Yves : Je pense que c'est important de parler de la race. Quand je vois la situation des jeunes homos de banlieue, cela me fait peur ! On retourne des décennies en arrière ! C'est très dur d'être gay et rebeu, certains doivent fuir le quartier ou alors risquent d'être tués (...) Mais en

même temps quand on organise un truc pour les homos de banlieue, ils ne viennent pas. Par exemple on avait fait une soirée dédicace pour la publication du livre « Homo-Ghetto » de Franck [Chaumont]...et personne n'est venu !

Moi : Vous n'avez pas d'adhérents noir-e-s ou arabes ?

Yves : Non, pas à ma connaissance. Les seuls que je connais ce sont les immigrés qui viennent quand ils ont besoin d'aide...mais après on les voit plus ! Alors maintenant, on sait plus vraiment quoi faire. Je m'interroge pas mal là-dessus.

Moi : Et Tjenbé Rèd, ils bossent aussi sur la race non ?

Yves : *Oui, mais c'est différent.* À Tjenbé Rèd ils bossent sur les outremers, il y a plein de choses à faire là-bas c'est sûr, mais ça demande beaucoup d'efforts. On pourrait organiser un atelier un jour pour qu'ils en parlent.

Sans chercher à minimiser leurs dissimilitudes, les propos formulés par Nathalie et Yves présentent de nombreuses analogies. Dans un premier temps, la question raciale n'est ni absente, ni invisible. Si Nathalie souligne ses difficultés à trouver les mots justes pour en parler ou la qualifier, elle évoque les populations LGBT racisées comme des « minorités » à part entière qui pourraient bénéficier de politiques publiques adaptées. De la même façon, Yves, en délivrant ses exemples sur l'impossibilité de rencontrer ou d'accéder à ces populations, indique qu'il est conscient de l'absence singulière de la race dans le « mouvement LGBT ». Mais, dans un second temps, l'appréhension de la race subit un processus de requalification au prisme de la triade banlieue/arabe/musulman qui s'impose comme la grille de lecture privilégiée. À aucun moment les interviewé.e.s n'ont mentionnés Tjenbé Rèd spontanément, que ce soit à propos de ses actions ou de son expertise sur l'intersectionnalité des situations de discrimination. Plus encore, pour Yves les revendications de Tjenbé Rèd sont « différent[e]s » : elles concernent la race bien sûr mais, en ne correspondant pas au « problème des banlieues », sont aussitôt retraduites et jugées éloignées des questions raciales. Nathalie, quant à elle,

estime que les minorités sexuelles racisées sont « des populations difficilement accessibles », alors même que Tjenbé Rèd était présent à ses côtés tout au long de la rencontre. Les discours des représentants de la Fédération LGBT sur l'intersectionnalité nous renseignent sur les mécanismes d'appréhension de cette thématique et, partant, sur les éléments qui concourent à renforcer l'invisibilité des minorités sexuelles racisées dans le mouvement.

Premièrement, la race a *une présence secondaire* dans les revendications portées actuellement par la fédération. Plus précisément, des thématiques à vocation universelle comme le vote de la loi sur l'ouverture des droits au mariage et à la filiation pour les couples de même sexe ou la définition des modalités de pression sur les élus ne sont pas en mesure d'intégrer une dimension intersectionnelle. En revanche, il est possible de porter les revendications des minorités sexuelles racisées dans certains secteurs comme la lutte contre les discriminations par exemple. La multiplicité et la spécificité des sujets de revendication du « mouvement LGBT » interdit de postuler que la race serait absente en tout temps et en tous lieux. Mais sa présence par intermittence indique qu'elle joue un rôle à la marge en complétant certaines revendications ou projets, sans jamais les impulser. À ce titre, Tjenbé Rèd a occupé une position similaire : les membres présents ont pu simplement, à certaines occasions, introduire quelques éléments ou propositions enrichissant le propos élaboré par les associations dominantes, sans jamais être en mesure d'imposer leur propre regard.

Deuxièmement, l'histoire du « mouvement LGBT » est appréhendée – du moins par certain-e-s militant-e-s – dans une perspective évolutionniste. Ainsi pour Nathalie la question des minorités sexuelles racisées « va apparaître progressivement, j'en suis certaine » sans que l'on sache exactement comment, ni qui portera ce type de revendications. Selon elle la construction future du mouvement serait gouvernée par une évolution naturelle, *un sens de l'histoire* qui porterait les gays, lesbiennes, bi-e-s, trans à s'intéresser spontanément à l'articulation entre race et sexualité, la situation des femmes et/ou des musulman.e.s. Par ailleurs, elle semble percevoir que ces minorités s'organiseraient d'elles-mêmes, de leur côté et qu'elles rejoindraient ultérieurement le

« mouvement ». La question de l'intersectionnalité est alors perçue comme le fruit d'une rencontre pacifique entre des militants conscients de l'absence de la race et de nouveaux groupes de « gays et de lesbiennes de banlieue » qui se seraient constitués par eux-mêmes.

Troisièmement, nous l'avons vu, les minorités sexuelles racisées subissent un processus systématique de requalification qui occulte la situation des LGBT issus des Caraïbes ou d'outremer. L'attention accordée au paradigme de la banlieue et de l'Islam n'est pas fortuite et s'inscrit dans un dispositif de construction du « problème des banlieues » et de son interrelation avec l'homophobie, qui débute à la fin des années 2000, avec la publication et la médiatisation de deux ouvrages sur le sujet¹³. Pour Éric Fassin, ce paradigme repose sur le conflit des civilisations huntingtonnien concourant à la construction d'une « démocratie sexuelle », qui tracerait symboliquement une frontière entre « nos » valeurs, qu'il s'agit de préserver, et celles « des autres », incompatibles avec les principes démocratiques, qu'il s'agit de rejeter en dehors du cadre national¹⁴.

Le clivage entre « eux » et « nous » qui se juxtapose à une lecture spatiale opposant centre-ville et banlieue est patent dans les discours d'Yves et de Nathalie. L'intersectionnalité est systématiquement réduite à ce double clivage, concourant à *penser la race et la sexualité par le prisme de l'antagonisme et de l'irréductibilité*. Le constat de l'omniprésence du « gay rebeu de banlieue » dans les représentations et les imaginaires des associations dominantes n'est pas nouveau. En revanche, comment expliquer qu'Yves interprète les combats portés par Tjenbé Rêd comme « différents » de celui des minorités sexuelles de banlieue ? On retrouve ici des représentations qui reposent sur une vision des outremeres comme partie intégrante du territoire national peuplé de français « intégrés » qui s'oppose aux banlieues dont l'homophobie décomplexée des racisé.e.s serait le symbole de leur refus d'intégration à la Nation. Les réactions hostiles des ultramarins envers les

¹³ Il s'agit de deux livres publiés la même année: Franck CHAUMONT, *Homo-Ghetto. Gays et lesbiennes dans les cités : les clandestins de la République*, Paris, Le Cherche-Midi, 2009 et Brahim NAÏT-BALK, *Un Homo dans la Cité. La descente aux enfers puis la libération d'un homosexuel de culture maghrébine*, Paris, Calmann-Lévy, 2009. Les deux textes ont obtenus un fort écho médiatique au moment de leur sortie.

¹⁴ FASSIN Éric, « La démocratie sexuelle et le conflit des civilisations » in *Multitudes*, n° 26, automne 2006, pp. 123-131.

minorités sexuelles proviendraient plutôt d'un manque d'ouverture d'esprit similaire à celui que l'on trouverait dans certaines campagnes de métropole. Ainsi les afro-caribéen.ne.s en subissant un processus d'altérisation différent, sont aussi partiellement « dé-racialisés » : Tjenbé Rèd n'est alors plus tant une association intersectionnelle, qu'une association LGBT à vocation régionale dont les principales actions se situent dans les départements d'outremer.

La race n'est donc pas absente ou invisible au sein du « mouvement LGBT », bien au contraire: les représentant.e.s des associations dominantes sont conscient.e.s de son existence, mais ses requalifications et retraductions permanentes opacifient son contenu tendant à le réduire à une seule et unique situation, dont les modalités sont largement influencées par le contexte politique. Dans cette perspective, il apparaît que le « mouvement LGBT » ordonne une partie de ses stratégies autour d'un tropisme blanc qui, sans nécessairement rejeter les minorités sexuelles racisées, n'est pas non plus en mesure d'aménager des espaces susceptibles de les accueillir.

Ce que l'intersectionnalité fait au mouvement LGBT

L'invisibilité de Tjenbé Rèd et l'inintelligibilité de ses discours et de sa position, ne constituent pas des obstacles susceptibles d'arrêter sa mobilisation. En réalité, l'association s'approprie un certain nombre des éléments qui appartiennent au « mouvement LGBT » afin de les retraduire au regard de l'expérience de ses membres. En effet, ce mouvement est un objet historiquement, culturellement et socialement situé. Son répertoire politique et discursif, ainsi que ses registres de revendication ont été forgés dans le creuset du modèle de valeurs occidentales et les différentes catégories qui le traversent ne prennent sens que dans ce contexte. Or, les minorités sexuelles racisées y apportent un regard différent et parfois discordant.

Au cours de la période d'enquête, j'ai remarqué que l'association utilisait dans l'ensemble de ses publications et de ses interventions publiques l'acronyme « LGBTX ». La signification de la lettre « X » ne m'est pas apparue évidente au premier abord: ce n'est qu'après une suite de rencontres et

d'entretiens que j'ai réalisés que le « X » qualifiait en réalité une série de comportements et d'identités sexuelles propres à l'espace social caribéen: la bisexualité. Cette bisexualité ne correspond pas exactement à l'orientation sexuelle du même nom, telle qu'elle est comprise en métropole. Il s'agit d'un marqueur identitaire utilisé pour contourner les violences et l'exclusion dans un système d'hétérosexualité obligatoire. Comme le précise Serge-Daniel, l'un des membres de l'association vivant aux Antilles:

« La Guadeloupe est très bisexuelle (...) cela rend beaucoup de gens très malheureux. Il n'y a que les hommes qui sont bisexuels. Ils sont beaucoup plus gays, mais ils sont obligés d'avoir l'image femmes, enfants, etc. »

Ainsi, le point de vue situé des minorités sexuelles racisées entraîne une reformulation de l'ensemble des éléments qui sont habituellement mobilisés dans le discours politique du mouvement LGBT. Outre la bisexualité, on remarque également le cas de « l'*anba-féy* », terme créole qui signifie « caché », « dissimulé ». Si son fonctionnement est relativement proche du « placard » métropolitain, l'*anba-féy* est appréhendé dans les Antilles comme une injonction à la caribéanité, l'obligation de « faire coutume » en respectant l'ordre et l'idéal sexuel et ainsi éviter le discrédit et la honte qui pourrait frapper la famille de l'individu. La bisexualité, le silence, l'adoption de normes sociales comme le multi-partenariat hétérosexuel sont autant de stratégies qui tissent le « camouflage » de l'individu et lui offre une position spécifique mais fragile, dans le système de sexe/genre antillais¹⁵.

L'exemple de l'*anba-féy* ou de la bisexualité souligne la difficulté pour les minorités sexuelles racisées de trouver une concordance entre leurs expériences et la définition des catégories sexuelles mobilisées dans le champ politique métropolitain. Réciproquement, l'inintelligibilité de la bisexualité antillaise et de ses corollaires pour les métropolitains est l'un des obstacles à l'inclusion des antillais-

¹⁵ GIRAUD Michel, « Une construction coloniale de la sexualité, à propos du multipartenariat hétérosexuel caribéen », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 128, juin 1999, pp. 46-55.

es au sein des associations LGBT, comme le rappelle Xavier, membre de Tjenbé Rèd d'origine guyanaise et vivant à Paris :

« C'est-à-dire que dans les associations nous avons généralement peur d'adhérer... nous avons peur d'adhérer parce qu'on ne souhaite pas que l'on voit notre nom en tant... en tant qu'adhérent¹⁶. Peut-être que nous aussi, on ne se définit pas suffisamment... en tant que gay. Puisqu'on va toujours... estimer que nous sommes... hétérosexuels, même si nous couchons avec des hommes, ou bisexuels. »

Xavier estime que les antillais.e.s ne sont pas en mesure de définir *suffisamment* leur appartenance à une catégorie sexuelle dominante. Le sentiment exprimé par Xavier s'inscrit dans une conversation globale durant un entretien sur les rapports qu'entretiennent les afro-caribéen.ne.s avec les associations LGBT métropolitaines :

« Donc peut-être que nous sommes pas identitairement, peut-être que *nous avons aussi un travail à faire*, voilà, que l'on soit transsexuel, bisexuel ou hétérosexuel, peut-être qu'il faudrait que nous nous mobilisions justement pour que les choses changent, voilà. Peut-être que nous n'avons pas réglé *ce problème d'identité* au niveau sexuel. »

Afin de résoudre ce « problème » d'identité sexuelle, les ultramarins devraient entamer un travail de subjectivation qui leur permette de correspondre à l'une des catégories sexuelles métropolitaines (hétérosexuelle ou LGBT). Or, l'inadéquation entre la bisexualité antillaise et ses corollaires hexagonaux confère moins au « problème » qu'à une question d'incompréhension entre des espaces géographiquement et culturellement éloignés. L'utilisation de l'acronyme LGBT par les associations blanches, s'il illustre la dispersion autant que l'unité des identités collectives et plurivoques des

¹⁶ On voit bien ici la puissance de l'*anba-fèy*. Se départir de son « camouflage » suppose d'être en mesure de s'exposer à des conséquences qui diffèrent sensiblement de la « sortie du placard » métropolitaine, comme l'illustre l'assassinat d'un militant de Tjenbé Rèd en Martinique, quelques jours après la révélation publique de son homosexualité lors d'une conférence.

minorités sexuelles, n'inclut pas les catégories sexuelles qui ne coïncident pas avec les définitions habituelles.

La réappropriation des éléments portés par le mouvement LGBT métropolitain, ne se limite pas à une simple reproduction de ses grands concepts ou catégories: elle fait partie d'une architecture complexe de références aux Antilles qu'illustre bien l'usage des slogans durant les périodes de mobilisation. Au cours d'une manifestation du mois de janvier 2013 pour soutenir la loi d'ouverture des droits au mariage et à la filiation pour les couples de personnes de même sexe, les membres de Tjenbé Rèd ont répétés avec force « Égalité, pour les *makoumès* ! »¹⁷. Au même moment, deux militant.e.s ont agités une pancarte qui reproduisait un proverbe antillais « *tout' moun sé moun !* »¹⁸ censé illustrer l'attachement culturel des sociétés antillaises à l'égalité et à la tolérance.

L'usage de l'insulte et du proverbe dans des slogans et sur des pancartes présuppose qu'ils sont investis d'une signification politique produite par un travail symbolique effectué par les membres. Plus qu'un phénomène de retournement du stigmaté, il s'agirait de se réapproprier une identité habituellement dépréciée en rappelant que la richesse des sociétés antillaises (la tolérance, l'accueil, le créole) sont compatibles avec l'existence de sexualités et/ou de genres minoritaires. Les slogans agités ou scandés à l'occasion des manifestations agissent comme autant de signes qui, par le jeu des répétitions, dessinent progressivement le visage de l'association au même titre qu'ils offrent une surface de contact avec le monde extérieur. Mais les stratégies menées par Tjenbé Rèd se constituent plutôt en marge des savoirs produits par les associations LGBT blanches.

Ces différents exemples rappellent que le « mouvement LGBT » produit un savoir légitime qui ne correspond pas nécessairement au vécu des minorités sexuelles racisées. Des thématiques partagées, faisant l'objet d'une politisation *mainstream*, que ce soit le placard, l'orientation sexuelle,

¹⁷ Le terme français « homosexualité » n'a pas d'équivalent en créole et le seul qualificatif disponible est une insulte : *makoumè* qui se rapporte à un homme adoptant un comportement efféminé.

¹⁸ Littéralement « Chaque personne est une personne » ce qui signifie approximativement que « tout le monde est humain » et doit être respecté à ce titre.

le retournement de l'insulte ou le recours à une tradition, n'ont pas de valeur universelle. Leur usage tend à effacer les trajectoires des individus se situant à l'intersection de plusieurs rapports de pouvoir. Les militant.e.s de Tjenbé Rèd quant à eux/elles, n'hésitent pas à entamer un travail de resubjectivation qui leur permet moins de s'appropriier ces différents éléments, que de les subvertir à la lumière de leur propre expérience.

L'intersectionnalité en terrain d'enquête

Mobiliser une méthode d'analyse intersectionnelle revêt de nombreux avantages. Elle a permis, dans une certaine mesure, de dévoiler des pans du « mouvement LGBT » qui n'avaient jusqu'alors pas pu être interrogés avec des outils méthodologiques plus classiques. Nous avons notamment vu que l'intégration de la question raciale au sein de « l'agenda » politique LGBT ne va pas de soi. Les résistances des principaux acteurs associatifs sont multiples, les points de contact avec le mouvement antiraciste sont encore diffus et le contexte politique et social relativement peu favorable aux minorités. Dans cette perspective, les minorités sexuelles racisées sont maintenues dans un espace périphérique, dans un « ailleurs » du mouvement qui tend à éclipser leurs particularismes. C'est cependant dans cet « ailleurs » qu'émergent des registres revendicatifs atypiques et novateurs qui subvertissent, en les reformulant, quelques un des aspects fondamentaux du mouvement : l'universalité du « placard », la rigidité des identités « gays », « bi.es », « lesbiennes », la blancheur dans le contexte affectif et sexuel, l'usage systématique du français, l'accès à la citoyenneté et, bien sûr, les affinités conceptuelles et politiques entre homophobie et racisme, discrimination et ségrégation, race et sexualité. Il semblerait désormais utile de se pencher sur ces « impensés » du mouvement LGBT, autrement dit sur cette somme de concepts, de comportements, de discours et de pratiques revêtus d'un cachet de naturalité. Ces différents éléments mériteraient d'être déconstruits et interrogés au regard de leur propre histoire et de leur contexte d'émergence.

L'intersectionnalité en terrain d'enquête procède donc d'un *projet global* où il s'agit moins de s'intéresser à chaque rapport pris individuellement, que de tenter d'élaborer une matrice qui dépeigne le plus précisément possible leurs confrontations, leurs discordances et leur imbrication.

Aurélien DAVENNES : Diplômé de Sciences Po. Paris et de l'EHESS (Sociologie).

Bibliographie sélective:

- Bereni, L. (2012). Penser la transversalité des mobilisations féministes: l'espace de la cause des femmes. In Bard, C. (ed.), *Les féministes de la deuxième vague*, Rennes: PUR, 2012, 13-26.
- Bilge, S. (2010). De l'analogie à l'articulation: théoriser la différenciation sociale et l'inégalité complexe. *L'Homme et la société*, 176:43-64
- Chaumont, F. (2009). *Homo-Ghetto. Gays et lesbiennes dans les cités : les clandestins de la République*, Paris: Le Cherche-Midi
- Crenshaw, K. W. (1991). Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color, *Stanford Law Review* 1241-99
- Davis, A. (1981). *Women, Race and Class*. New York: Random House
- De Rudder, V. Poiret, C. Vourc'h, F. (2000). *L'inégalité raciste: l'universalité républicaine à l'épreuve*, Paris: PUF
- Dorlin, E. (2009). *La matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*, Paris: La Découverte
- Dundink, S. (2013). Les nationalismes sexuels et l'histoire raciale de l'homosexualité. *Raisons politiques. Revue de théorie politique*, 49:43-54
- Eribon, D. (1999). *Réflexions sur la question gay*, Paris: Champs
- Fassin, D. (2010). Ni race, ni racisme. Ce que racialiser veut dire. In *Les nouvelles frontières de la société française*, Paris: La Découverte, 147-172
- Fassin, E. (2006). La démocratie sexuelle et le conflit des civilisations. *Multitudes*, 26: 123-131
- Fillieule, O. (1993). *Sociologie de la protestation. Les formes de l'action collective dans la France contemporaine*, Paris: L'Harmattan
- Foucault, M. (1976). *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*, Paris: Gallimard
- Giraud, M. (1999). Une construction coloniale de la sexualité, à propos du multipartenariat hétérosexuel caribéen. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128: 46-55
- Guillaumin, C. (1972). *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*. Paris: Gallimard
- Hill Collins, P. (1990). *Black Feminist Thought: Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*. New York: Routledge
- hooks, b. (1986). Sisterhood: Political Solidarity Between Women. *Feminist Review*, 23: 125-138
- Lorde, A. (2007). The Uses of Anger: Women Responding to Racism. In *Sister Outsider: Essays and Speeches*, Berkeley: Crossing Press, 124-133

Naït-Balk, B. (2009), *Un Homo dans la Cité. La descente aux enfers puis la libération d'un homosexuel de culture maghrébine*, Paris: Calmann-Lévy

Ndiaye, P. (2008). *La condition noire. Essai sur une minorité française*, Paris: Gallimard

Prearo, M. (2014). *Le moment politique de l'homosexualité. Mouvements, identités et communautés en France*, Lyon: PUL

Russel, C. Zurcher, L. (1973). Stable Resources of Protest Movement: The Multi-Organizational Field. *Social Forces*, 52: 53-61

Smith, B. (1983). *Home Girls: A Black Feminist Anthology*, New York: Kitchen Table: Women of Color Press

Spelman, E. (1988). Gender and Race: the Ampersand Problem in Feminist Thought. In *Inessential Woman*, Boston: Beacon Press